

— Le château de Glenaladale n'est pas éloigné, comme vous le savez, de celui du laird Donald. J'y suis allé par le revers de la montagne, car les troupes royales sont déjà répandues partout, et plusieurs fois, malgré vos indications, j'ai failli tomber au milieu des avant-postes. Admis en présence du laird de Glenaladale, je lui ai exposé le récit que j'avais avec si peu de fruit fait entendre aux autres seigneurs ses voisins. Le laird m'a suivi plus patiemment. Je le croyais persuadé. "Oui, a-t-il dit, quand j'ai eu achevé ; vos droits méritent de prévaloir, vos infortunes me touchent ; la dynastie hanovrienne révolte la loyauté anglaise, mais dans ce moment, je ne contribuerai point à son renversement en votre faveur. En voici le motif que vous approuverez. Tous mes revenus sont en foin. Si vous vous rencontrez avec les troupes du roi George, ce sera à coup sûr dans mes prairies, qui s'étendent de tous côtés à dix lieues autour de nous ; et mes récoltes de l'année seront perdues. Mes moyens de fortune, prince, ne me permettent pas de pousser le dévouement si loin. En tout autre saison comptez sur moi."

— Vainement j'ai objecté au laird de Glenaladale qu'il serait indemnisé de ses pertes dès que j'aurais recouvré ma couronne ; il n'a pas cédé. La garantie ne lui paraissait pas suffisante.

— Mais pourtant tous ces lairds sans âmes, dit Rosemary, s'étaient engagés à vous aider si vous descendiez jamais en Ecosse.

— Ceci prouve, répondit le prince, qu'il vaut mieux admirer toujours le dévouement de nos partisans que d'y recourir.

— Je n'ose plus maintenant vous interroger, ajouta la fille de Nol. Le laird de Dalily et John Cameron de Fassefern vous ont sans doute donné les même preuves d'attachement que les autres lairds.

— Dalily, reprit le prétendant, allait partir pour l'Italie, où il a commandé des statues destinées à ses parcs et à ses jardins. Lorsque je me suis présenté chez lui, sa voiture était attelée. Pour moi, il ne pouvait remettre son voyage scientifique : je ne l'aurais pas exigé.

Rosemary piétinait de colère.

— Quant à John Cameron de Fassefern, continua Charles Edouard, il m'a dit qu'il ne pouvait venir à mon aide parce que la veille, en traversant ses propriétés, un vieillard doué de la seconde vue, comme il y en a tant encore dans cette superstitieuse Ecosse, lui avait prédit ma prochaine défaite et l'avait, par conséquent, engagé à ne pas se lier à mon sort. Avec quelles armes combattre un refus fondé sur de telles raisons ? J'ai pris congé de John Cameron de Fassefern, et vous me voyez devant vous, Rosemary, tel que j'étais hier, cerné, et cerné de plus

près encore par les troupes royales, sans l'appui d'un seul chef de clan, réduit à moi-même, ne pouvant ni avancer ni fuir.

— Vous ne fûrez pas, Charles ; il vous reste encore des amis dans les montagnes. Je les ai visités cette nuit, tandis que des lairds efféminés, avarés, superstitieux, ne rougissaient pas de vous refuser le concours de leur épée. Ils m'ont écoutée avec ravissement quand je leur ai annoncé qu'un Stuart était en Ecosse, à quelques milles de leurs cabanes, et qu'il était descendu exprès à Perth, connaissant bien l'esprit des habitans du comté, le courage de leurs opinions. J'ai eu besoin de modérer leur enthousiasme. Sous les lances des sentinelles anglaises—il y en a de tous cotés, comme vous l'avez en effet remarqué—ils seraient allés crier : "Vive Edouard le Prétendant !" Ici l'on me montrait avec respect le banc de bois où Jacques Ier s'était assis lorsqu'il visita le comté ; là, la cornemuse où le roi Jacques II joua un air des montagnes devant ses bons amis les Highlanders, étonnés de son savoir ; mille autres reliques sanctifiées par le nom et le souvenir vénéré, impérissable des Stuarts.

Et quand j'ai dit : Charles-Edouard manque d'asile, n'a pas de pain, pas d'habit, les pleurs ont coulé de tous les yeux de ces montagnards et de leurs femmes ; c'était parmi elles à qui m'apporterait pour vous les meilleurs fruits, les plus beaux pains, le tartan le plus riche. Le plus pressé, c'est de le défendre, leur disais-je en les remerciant de leur générosité. Le comté est rempli de soldats que commande le rude et impitoyable capitaine Cope ; une lance, un fusil, une faux par chaumière, mes braves gens ! et le Prétendant aura demain matin une armée, avec cette armée il s'empare de l'Ecosse ; dans dix jours il est à Edimbourg ; dans vingt jours à Londres, et il règne !

Ma parole est un ordre ; le clan averti porte la nouvelle de votre présence à l'autre clan ; on jure de vous servir, on organise le pays dans l'ombre. Avant le matin, plus de deux mille montagnards étaient armés. Honte aux chefs ! nous avons l'armée. Le lieu de rendez-vous m'est demandé : j'indique la plaine de Glenfinning, où l'on vous attend aujourd'hui à onze heures. Et vous allez vous y rendre.

Vos défenseurs, Charles, n'attendent plus qu'un chef et un drapeau pour marcher. Le chef, c'est vous !

—Et le mouchoir blanc qui entoure votre cou, s'écria le prince Edouard avec un mouvement chealesque, sera le premier drapeau sous lequel nous vaincrons les troupes anglaises.

—Prenez garde, Charles ! c'est la couleur du drapeau de la France qui a prêté une oreille si dure à vos souffrances.